

Laval théologique et philosophique



Anne FORTIN, *Comment vivre ? Naître à la suite de Jésus*. Paris, Médiaspaul, 2016, 252 p.

Étienne Pouliot

Volume 72, numéro 1, février 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038547ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1038547ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pouliot, É. (2016). Compte rendu de [Anne FORTIN, *Comment vivre ? Naître à la suite de Jésus*. Paris, Médiaspaul, 2016, 252 p.] *Laval théologique et philosophique*, 72(1), 182–183. <https://doi.org/10.7202/1038547ar>

Anne FORTIN, **Comment vivre ? Naître à la suite de Jésus**. Paris, Médiaspaul, 2016, 252 p.

L'ouvrage met de l'avant la condition filiale fondamentale de l'être humain et en montre le rétablissement dans et par le geste de la parole de Jésus. Cet éclairage sur la filiation, suivant une approche langagière qui nous sort complètement des approches métaphysique, historiciste et psychologique auxquelles on est habitué, l'expose comme exigence concrète de l'existence humaine (et non d'un simple état social), en fonction d'un passage par la chair qui peut et doit devenir verbe (parole). Sont alors révélés la place et le rôle de Jésus, fils, dans cet avènement en nous de la filiation ; c'est aussi ce que révèle le « Verbe fait chair » pour que la chair devienne verbe.

Le geste de la parole est retracé et pertinemment redéployé à travers une démarche de lecture des évangiles qui pourrait en dérouter plus d'un — si tant est qu'on est plutôt à la recherche de savoirs (contenus de paroles, vérités, leçons morales) ou bien de sentiments/émotions (vécus). D'une part, la parole est relation, œuvre de transformation des relations, geste véritable : « [...] ces histoires [qu'on trouve dans les évangiles, notamment, et dans la Bible] sont avant tout des histoires de relations. Que les relations passent par des guérisons, des faits, du sens, il n'en demeure pas moins que dans chaque cas, il s'agit toujours de rencontres et de transformations au sein de ces rencontres » (p. 146). D'autre part, la parole est un geste que la lecture des textes bibliques sollicite : « La mise en discours [dans les textes évangéliques] dispose une interférence entre des types de savoirs, entre des registres de compréhension, entre des enjeux de pouvoir-faire — comme si la composante narrative perdait sa cohérence et obligeait à entrer dans l'imbrication de parcours au-delà de leur apparence narrative. Ce qu'il y aura "à faire" au terme du récit devra être porté par un savoir qui aura quitté la logique narrative. Le récit indique un chemin pour sortir d'une saisie immédiate » (p. 185) du positivisme des faits et des guérisons ainsi que du symbolisme surfait des textes.

Suivre le parcours *de* la parole — un parcours portant sur elle et en procédant — requiert de voir à l'œuvre dans les récits évangéliques l'acte de parole de Jésus, « parole adressée » qui, comme telle, guérit nos relations interpersonnelles et communautaires marquées par un irrémédiable manque en chacun de nous (chapitre 1). Croire est la manifestation et la condition premières de cette parole toute relationnelle (chapitre 2). La parole du prophète et les paraboles en sont une exemplification (chapitre 3). La situation concrète de parole, pour une chair qui est en nous désespérément barrée à la parole et ne peut revivre, en faisant corps, qu'avec elle et par elle, est celle-là même de fils et de filles dans les récits évangéliques ; Jésus, dans et par sa parole, les rend à leur père (chapitre 4) et son geste a une portée intergénérationnelle pour « les enfants d'Abraham » (chapitre 5). C'est qu'il en va, avec Jésus, « du fils » : celui qui interpelle à ce titre et se présente tel dans l'évangile lucanien (chapitre 6), celui qui renvoie à une origine particulière dans l'évangile johannique (chapitre 7) et celui qui s'engage dans sa propre situation de « fils de l'humain » (chapitre 8). La spiritualité ignatienne signale, elle aussi, à sa manière, ces chemins d'un manque-en-nous à vivre jusque dans et par une parole-qui-fait-relation (chapitre 9).

Si la performativité de la parole et du travail de la lecture accompli par l'auteur devait échapper au lecteur, il restera néanmoins à ce dernier une lecture grandement renouvelée de plusieurs textes évangéliques. Les récits au tombeau vide et du lavement des pieds, en particulier, de même que plusieurs récits dits de miracle sont revisités avec brio. Une longue et goûteuse méditation sur le nom divin, Nom en accomplissement de la parole véritable, attend le lecteur.

On peut regretter le titre de l'ouvrage, qui fraie avec la formule-type des techniques à la mode : un « comment vivre » résonnant comme un « how to do it ». L'ouvrage se situe pourtant à cent lieues d'une telle approche, déplaçant notre trop dominant horizon stratégique sur le monde et nous-mêmes en direction évidente d'un horizon langagier et donc éminemment pratique. On doit regret-

ter le sous-titre de l'ouvrage, qui suggère une intention de convertir « à la suite même de Jésus » (faire des chrétiens). L'ouvrage étant anthropologiquement situé et construit, on devine que l'*éthos* politique et ecclésial des chrétiens n'a pas de prise dans le propos, qui met implicitement en place une éthique de la parole conduite comme spiritualité. Il aurait eu lieu de fournir parfois la version de certains des textes bibliques traités.

Dans le contexte social actuel de propagande publicitaire, politique et religieuse, de crise des institutions et en particulier de crise de la parole trop facilement bafouée, trahie et instrumentalisée, l'ouvrage est une proposition d'espérance, sans truc ni recette, simplement performative comme devraient l'être le croire, la parole et le rapport à l'autre.

Étienne POULIOT
Université Laval, Québec

Bruno JEANMART, Richard LABÉVIERE, **Bernard-Henri Lévy ou La règle du Je**. Montreuil, Le Temps des Cerises, 2007, 163 p.

Pamphlet dans la plus pure tradition française, *Bernard-Henri Lévy ou La règle du Je* s'attaque véhémentement aux écrits et au statut même de philosophe revendiqué par le célèbre rédacteur de la revue *La règle du Jeu*. D'emblée, Bruno Jeanmart et Richard Labévière voient en Bernard-Henri Lévy un symptôme de la place actuelle des intellectuels dans notre société et de leur perception, spécialement par le truchement de la télévision. Qui n'a jamais vu le superbe Bernard-Henri Lévy à la télévision de TV5, ou dans un débat pour tel ou tel magazine français ? Ici, les auteurs reconnaissent au moins que cette polémique force les autres philosophes contemporains — qui demeurent dans l'ombre — à redéfinir leur discipline : « Le grand mérite des textes de Bernard-Henri Lévy, de cette nouvelle rhétorique, est bel et bien d'inviter les philosophes à identifier et à analyser un certain type de discours, totalement homogène à la société du spectacle, du spectaculaire, qui caractérise notre époque » (p. 20).

Pour les deux auteurs, cette dénonciation d'un philosophe flamboyant et sur-médiatisé se veut aussi nécessaire que l'analyse faite par Platon autour des sophistes comme Gorgias et Protagoras (p. 20). Dans leur plaidoyer mordant, Jeanmart et Labévière s'emploient à démonter et critiquer le système BHL avec des mots parfois très durs : ainsi, à propos du livre-enquête *Qui a tué Daniel Pearl ?*, dans lequel Bernard-Henri Lévy traite de la disparition d'un journaliste américain en Afghanistan, ceux-ci parleront d'un « détournement de cadavre et résurrection d'un journaliste transcendantal » (dans ce dernier cas, le journaliste transcendantal est BHL), pour ensuite évoquer d'une manière plus générale « une imposture philosophique » (p. 14) et parler à son propos de « malhonnêteté intellectuelle », puis de « nouveau dandysme » (p. 75).

Les critiques de Bruno Jeanmart et Richard Labévière touchent successivement plusieurs ouvrages de BHL et leurs analyses s'appuient sur des citations paginées ; ils reprochent entre autres à Bernard-Henri Lévy d'abuser du terme d'éthique (p. 57) ; « d'affectionner la dénonciation » (p. 161) ; ailleurs, à propos de son livre *American Vertigo*, Jeanmart et Labévière rapprocheront ce récit de voyage aux États-Unis de l'univers « de la *jet set* et de la presse *people* » (p. 131). En somme, ils reprochent à Bernard-Henri Lévy de se voir comme une sorte de justicier des idées nobles, et de parler « seul face au monde, comme jadis le héros tragique » (p. 38). Les auteurs concluent néanmoins sur un constat optimiste : « Indéniablement, il y a aujourd'hui, pour un certain public, une vraie demande de philosophie » (p. 137).

Cependant, certaines argumentations de Bruno Jeanmart et Richard Labévière manquent tout autant d'appui quant aux références : en guise de contreparties opposées aux démonstrations de